

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Josiane Boulad-Ayoub, *Mimes et parades. L'activité symbolique dans la vie sociale*, Paris, L'Harmattan, 1995, 384 p.

par Roberto Miguelez

*Philosophiques*, vol. 24, n° 1, 1997, p. 209-213.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/027441ar>

DOI: 10.7202/027441ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

Josiane Boulad-Ayoub, *Mimes et parades. L'activité symbolique dans la vie sociale*, Paris, L'Harmattan, 1995, 384 p.

Produit, sans doute, d'un long et soutenu travail de réflexion, cet ouvrage propose une théorie générale de l'activité symbolique, une théorie particulière de l'idéologie et, ne serait-ce que sous la forme de l'esquisse, une théorie générale de la structure sociale. Ces trois théories se trouvent, bien entendu, articulées : l'idéologie est pensée comme modalité particulière de l'activité symbolique et celle-ci, à son tour, comme activité sociale déterminante dans la

structure de toute société humaine. On peut voir donc déjà que nous avons affaire, avec cet ouvrage de Boulad-Ayoub, à une construction aux implications vastes et d'une grande importance, notamment dans le domaine de la sociologie. Dans ce qui suit, je m'attacherai à dégager quelques éléments centraux de ces trois théories et à évaluer leur intérêt et leur fécondité, tout en ayant conscience qu'il s'agit d'un choix qui laissera dans l'ombre d'autres éléments dont la valeur n'est certainement pas négligeable. L'ouvrage se présente organisé en deux grandes parties, la première consacrée à l'activité symbolique (« L'animal symbolique »), la deuxième à l'activité idéologique (« L'animal agonique »). Je me permettrai, aux fins de cette recension, de bouleverser quelque peu cette organisation.

Que toute construction théorique suppose, en science, une prise de position philosophique est une affirmation banale. Il est moins banal d'en avoir conscience et, surtout, de la rendre explicite pour en tirer des conséquences qui fourniront les principes mêmes de la théorie en question. Cet exercice s'avère plus important encore lorsqu'il s'exerce dans des champs scientifiques où domine un conflit paradigmatique. C'est, on le sait, le cas dans le champ des sciences sociales et humaines. La justification et la cohérence philosophiques ajoutent alors à la théorie non seulement de la clarté, mais aussi un surcroît de plausibilité, en particulier si ces prises de position philosophiques renvoient, à leur tour, et en sens inverse, à des acquis scientifiques. Deux postulats philosophiques, dégagés pourtant des connaissances scientifiques, et donnant lieu à des principes essentiels de la théorie générale du symbolique se trouvent énoncés et examinés dans l'ouvrage de Boulad-Ayoub, à savoir celui qui définit une ontologie matérialiste, moniste, dynamique et systémique, et celui que l'on peut appeler, suivant en cela Mario Bunge, la thèse émergentiste. Le matérialisme ontologique fait de l'esprit un sous-système des fonctions cognitives du cerveau et du système nerveux central. L'adoption de cette ontologie conduit en ligne droite à concevoir l'activité représentationnelle et, plus particulièrement, symbolique, comme activité *cognitive* liée, d'une part, au fonctionnement du cerveau, d'autre part à des formes humaines spécifiques d'articulation au milieu environnant — formes caractérisées par le rôle du langage, de l'information, de l'apprentissage, etc. Le monisme, à son tour, s'il exclut toute hypothèse sur l'immatérialité du penser, est conçu, cependant, comme pluralisme des propriétés — ce qui conduit, on le verra instamment, associé à la thèse émergentiste, à une caractérisation précise de la place et du rôle de cette dimension symbolique du social qu'est la culture. Le systémisme traite les dimensions du réel et, dans ce cas, du social, comme des ensembles organisés, c'est-à-dire possédant une structure. L'adoption d'un tel postulat permettra, à son tour, de traiter les configurations du symbolique comme des configurations organisées, structurées. Enfin, le dynamisme ontologique introduira la temporalité comme vecteur fondamental de ces configurations. Ce vecteur s'avérera particulièrement important lors de l'examen du rôle de l'activité idéologique, conçue presque comme « moteur » de l'histoire. À une ontologie ainsi caractérisée dans ses traits essentiels s'ajoute la thèse émergentiste. Cette thèse postule une organisation systémique de la réalité — ainsi, d'ailleurs, que l'enracinement des niveaux systémiques supérieurs dans les niveaux inférieurs — avec, pourtant, émergence de propriétés nouvelles non réductibles à celles des niveaux inférieurs. L'activité symbolique de représentation sera justement saisie comme propriété émergente de l'être humain — lieu de la sémosis première ou originaire — et la culture — lieu de la sémosis seconde, collective et publique. Cette prise de position philosophique de Boulad-Ayoub, outre la clarté et la cohérence philosophiques dont elle investit l'ensemble de la réflexion, me paraît

particulièrement importante par rapport à la problématique qui fait l'objet de son ouvrage. D'une part, en effet, rien ne s'est probablement mieux prêté que le symbolique et son organisation sociale, la culture, à un traitement de type idéaliste mais, d'autre part, il est aujourd'hui impensable, au moins pour ceux qui prennent la sociologie au sérieux, de ne pas examiner l'activité symbolique sans les acquis des neurosciences. C'est l'adoption d'une ontologie matérialiste et de la thèse émergentiste — concept clé dans cette ontologie — qui permet à Boulad-Ayoub de tirer parti de ces acquis et de donner ainsi une base scientifique à une théorie générale du symbolique.

La thèse émergentiste, nous venons de le voir, permet de concevoir le socio-culturel comme une dimension du réel ayant des propriétés spécifiques. Mais on pourrait aussi élargir la perspective de la thèse au socio-culturel lui-même pour y distinguer des dimensions ou, mieux, des sous-systèmes aux propriétés, à leur tour, spécifiques. L'ensemble de ces sous-systèmes et de leurs relations constituerait alors la structure du socio-culturel ou, en d'autres termes, la structure d'un système social. Même si, comme je l'ai signalé, ce n'est que sous la forme d'esquisse, l'ouvrage de Boulad-Ayoub propose une théorie de cette structure en distinguant trois grands sous-systèmes caractérisés par leur *fonction* et définis sous l'action combinée de deux grandes classes d'*activités sociales*, à savoir la classe des activités symboliques sémiotiques (primaires et secondaires) et la classe des activités pragmatiques. Suivant leur fonction, il s'agit des sous-systèmes de l'économique, du politique, et de la culture — ordonnés, respectivement, à la production, à l'organisation des rapports sociaux et à l'intégration socio-symbolique des acteurs sociaux. Mais, et la remarque est fondamentale, si la classe des activités pragmatiques est, pour chaque sous-système, ordonnée par la fonction respective, l'activité symbolique sémiotique est couplée à toute activité pragmatique. Cette manière de concevoir la structure sociale — dont le résumé cache sans doute toute la richesse de la conception — suggère une foule de commentaires dont je ne retiendrai que trois. D'abord, le couplage des activités symboliques à tout autre type d'activité suppose la prégnance universelle du sens au niveau du social, voire de l'humain lui-même en tant qu'être conscient. Mais comment concevoir exactement cette prégnance ? En particulier, comment concevoir le *rapport* ou, mieux encore, les *effets de la conjonction* entre activités pragmatiques et activités symboliques ? Dit encore d'une autre manière : le langage — instrument ou moyen de l'activité symbolique — *in-forme* une activité quelconque en une structure complète. Mais suivant quelles « lois » cette forme prend-elle, disons-le, sa forme *spécifique* ? La question est cruciale en sociologie car, on le sait, le langage n'*in-forme* pas n'importe comment mais, au contraire, *en fonction de* — pour rester dans une perspective fonctionnaliste — rapports sociaux spécifiques. Le sens donc, s'il investit toute activité, le fait toujours d'une manière particulière, et la question est de savoir de quoi dépend cette signification. Boulad-Ayoub signale explicitement que l'action — toute action — a une signification qui dépend « du contexte social où le sujet-agent interprétant est engagé » (p. 78) mais, je pense, la question demeure de savoir ce qui, *dans le contexte*, agit comme variable dans la production de cette dépendance. Faudrait-il penser que l'universalisation des activités symboliques agoniques (du grec *agon* : lutte) que postule Boulad-Ayoub dans la deuxième partie de l'ouvrage fait des rapports sociaux de pouvoir cette variable décisive dans la production du sens des actions ? Ma deuxième remarque porte sur la caractérisation des activités (praxiques, éristiques et sémiques) et, par là, des sous-systèmes de la structure sociale (économique, politique et culturel). D'une part, le type d'activité est déterminé par la *fonction* (par exemple, les activités praxiques qui

déterminent le sous-système de l'économique sont celles qui ont pour fonction de produire et de reproduire des biens, des êtres et des artefacts sociétaux) mais, d'autre part, on vient de le voir, la signification d'une action est dépendante du contexte social de sorte que, en prenant cette loi au pied de la lettre, une action n'est économique que dans un certain contexte — et non pas en elle-même. Ces deux manières d'envisager une typologie des actions ne sont pas, au moins intuitivement, complémentaires et les conséquences sur l'analyse empirique de l'adoption d'une manière ou de l'autre sont vastes. Fonction et sens peuvent, pour le dire bien rapidement, conduire à des méthodologies opposées. En fait, on le sait, les courants phénoménologiques de la sociologie se sont développés en réaction aux courants dominants fonctionnalistes. Je vois ici une ambiguïté qui pourrait avoir des conséquences au niveau méthodologique. Ma troisième remarque porte sur une absence, à savoir celle d'une (possible) dimension normative ou d'un sous-système de normes dans la structure sociale. La sociologie a vite vu que la production et la reproduction des rapports sociaux ne se font pas, dans les sociétés humaines, suivant les mécanismes de l'instinct et, donc, de l'inné mais en fonction de la norme et, donc, de l'acquis. On peut même dire que toute action sociale suppose non seulement un sens mais aussi une norme — qui lui est, d'ailleurs, liée d'une manière intime. (J'emploie le terme de norme d'une manière générale, car, bien entendu, dans la classe des normes on peut distinguer nombre de sous-classes de ce qui est à faire et à ne pas faire). Cette problématique est, me semble-t-il, particulièrement importante pour l'analyse des sociétés contemporaines dans lesquelles le processus de « juridiciation », c'est-à-dire de substitution d'un certain type de normes (« légales ») à d'autres types de normes (morales), caractérise de plus en plus la dimension normative. Il aurait été extrêmement intéressant d'examiner cette problématique du normatif dans le contexte de la théorie générale du symbolique et, plus particulièrement, dans celui de la théorie de l'activité symbolique agonique que nous fournit l'ouvrage de Boulad-Ayoub.

La deuxième partie de l'ouvrage porte, comme je l'ai déjà signalé, justement sur ce genre d'activités. Le principe fondamental qui préside à leur détermination est le rapport entre sens et pouvoir. Deux propositions me paraissent, chez Boulad-Ayoub, cruciales dans la compréhension de ce rapport. D'abord, si toute activité humaine a un sens, tout sens n'est pas enjeu de pouvoir. Il s'ensuit qu'un sens *peut devenir* enjeu de pouvoir. Ce devenir est appelé *processus d'idéologisation* — de discours autant que des pratiques. Mais, deuxièmement, et je reprends ici les termes mêmes de Boulad-Ayoub, « la lutte agonique est parmi les processus qui orientent la re-production, celui qui détermine de la façon la plus prégnante les changements d'une société donnée, à une époque donnée de son développement collectif » (p. 168). La première proposition permet de distinguer l'organisation socio-symbolique, la culture, et l'idéologie, c'est-à-dire cette sous-classe du symbolique objet des rapports de force. La deuxième proposition fait de l'activité agonique symbolique l'élément dynamique non seulement dans la dimension générale du symbolique, c'est-à-dire, pratiquement, de la culture, mais dans la vie sociale elle-même. Comme le dit Boulad-Ayoub ailleurs, « ces moulins de l'idéologie » « ne sont pas autre chose que le célèbre " moteur " de l'histoire dans la tradition marxiste » (p. 168). Pour bien saisir le sens et la portée de ces deux propositions, il faut nous arrêter d'abord sur le modèle de la mimésis proposée par Boulad-Ayoub pour saisir l'activité symbolique du sujet — qui est toujours sujet-agent-interprétant d'un sens toujours déjà là. Le noyau de ce modèle est le schème simulation-originalité. Ce schème renvoie à l'idée suivant laquelle toute reprise du sens, toute re-production symbolique n'est jamais reproduction du même. Il y a donc dans

tout processus sémiotique un moment de l'imitation (cohérence dans le conformisme, dira Boulad-Ayoub) et un moment de créativité (cohérence dans la créativité, parce qu'il faut que les éléments introduits soient « compossibles », précisera Boulad-Ayoub). C'est, bien entendu, le moment de la créativité qui introduit la dynamique dans le modèle, qui est donc vecteur de changement et de transformation. Mais le sens de ces changements et de ces transformations ou, dit d'une autre manière, les changements et les transformations du sens qui s'opèrent dans le moment de la créativité peuvent devenir enjeu, être investis d'une valence agonique, bref subir un processus d'idéologisation. Pour Boulad-Ayoub, et la proposition est radicale, ce que nous nommons histoire ne serait que cette interminable spirale spatio-temporelle de production et de transformation du sens — un sens qui, bien entendu, ne demeure pas dans l'esprit des sujets mais s'in-corpore dans l'ensemble de leurs activités pratiques. Le chapitre de l'ouvrage consacré au modèle de la mimésis, et dont je n'ai donné qu'un aperçu tout à fait simplifié, me paraît d'une originalité et d'une fécondité méthodologiques remarquables. Cette fécondité méthodologique est, d'ailleurs, illustrée par une analyse très détaillée du processus d'idéologisation d'un objet culturel concret, la porcelaine, dans l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui permettra à Boulad-Ayoub d'examiner en profondeur la dialectique entre goût barbare et bon goût. Aux lecteurs quelque peu allergiques à la « pure » théorie — assez nombreux en sociologie —, je suggérerais de commencer la lecture de cet ouvrage par ce chapitre neuf consacré, pour l'essentiel, à « l'engouement culturel pour la porcelaine au XVIII<sup>e</sup> siècle » : ils trouveraient dans ce chapitre une incitation impérieuse à une lecture attentive de cet ouvrage si important.

Roberto Miguelez

Départements de sociologie et de philosophie

Université d'Ottawa

---